

En marchant

« Pour découvrir une ville y a qu'à se bander les yeux. Là les surprises sont garanties ! » Voilà ce que j'ai entendu l'autre jour au bistrot. Dans le genre philosophie de comptoir, y a pire. D'autant que l'auteur de cette formule n'avait plus tout à fait les siens en face des trous. J'ai fini mon café, pensive. L'idée avait du bon, mais je n'étais pas prête à l'appliquer. Foireuse sous mes dehors hardis, je me satisfaisais d'arpenter le macadam les yeux baissés, afin d'y déceler les traces de pas de ceux qui l'avaient foulé avant moi.

Ces pas me guident, ils me soumettent, je ne m'en défends pas. Docile, j'avance, m'offre aux dédales, aux culs de sac, aux escaliers dégringolant et à ceux qui font le contraire comme je le ferais à un homme. Des avenues m'avalent, des vitrines m'aveuglent. De toutes parts surgissent des engins conduits par des êtres casqués, des merdes de chiens giclent sous les pneus signés. Quelqu'un glisse. Aux terrasses des cafés des gens fument, boivent et discutent. Et sur les trottoirs cendriers quelqu'un se baisse. Demande du feu. Le feu passe au rouge. Les pieds sagement rangés, les piétons attendent de traverser. Au carrefour l'horloge têtue marque midi depuis longtemps à moins que ce ne soit minuit. Un rideau de fer tombe sur un homme en effet dur d'oreille. Il fait froid ces jours-ci. Sous mes pieds la terre tremble, c'est le dernier métro. Des taxis en maraude cherchent le client. Une femme aussi, une file de femmes sur le boulevard périphérique. Et à travers le monde. Cela crée des embouteillages. Et bien sûr des retards. La ville les excuse tous. Église et permissive, elle condamne d'une main et de l'autre propose. Elle est rosse en vrai, malgré ses attraits. Cependant j'y tiens parce que je n'ai qu'elle, donc en ces boyaux poursuis mon chemin. On dit que tous mènent à Rome, la ville Éternelle. Je ne crois pas à l'éternité, sauf à celle de Rimbaud. Il n'y a plus de bouches de métro pour réchauffer les morts de froid, la sécurité les en chasse. Plus de banquettes providentielles où s'allonger dans les galeries souterraines, mais des caméras, des écrans et puis des rails, rien que des rails et des wagons crissant aux vitres embuées, derrière lesquelles se profilent des ombres fatiguées. Où vont-ils et vers quoi ? Sûrement pas vers l'éternité. Partout il y a des chausse-trapes, vous savez bien. N'empêche qu'il nous faut poursuivre. Comme vous, je le fais. J'y vais de mon pas.

Quand il n'y a pas de bitume, je marche sur ce qu'il y a. Jamais je ne fais la difficile. Ainsi m'est-il arrivé de suivre des sentiers cendreaux bordés de hauts murs aveugles et tagués de croix de toutes sortes, de signes cabalistiques, de femmes en gésine, les mains dans les cheveux, hurlantes, les enfants tombés d'elles gisaient dans la poussière bleutée du soir, tandis qu'au loin tournait celle blafarde des gyrophares. J'ai cru t'apercevoir dans l'une de ces villes. Sur un mur, peut-être vêtu de peau de bête.

Là-bas, tout comme ici, on matraque à foison, qu'est-ce donc qu'une tête dans le secret de l'ombre ? Les pauvres mains posées dessus ? Ultime rempart à la torture, elles tremblent. Le corps tout entier est secoué de soubresauts. Il est difficile parfois de passer son chemin. Je le fais pourtant dans la nuit maintenant opaque qui s'étend et s'étire sur la ville dressée, ses mesures tassées. La ville règne. Vêtue de haillons et d'hermine, elle domine son monde, le tient dans son giron serré. Elle n'aime pas être quittée.

Elle nous ressemble, nous rassemble et nous sépare tout à la fois. On est bien seul en elle quand on n'a pas de toit. Moi je t'ai. Tu marches dans une autre ville, une de ces villes où, quand il pleut l'eau dissimule les regards à ciel ouvert. Les couvercles en ont été arrachés. Il existe un marché pour tout. Dans ces regards il arrive que des gens tombent et on ne les revoit plus jamais. Mais toi, ces regards-là, tu sais les éviter. Tu marches à ma rencontre. Comme moi à la tienne. Confiants, nous allons l'un vers l'autre. Nous avons rendez-vous à l'Hôtel de Ville. Mais laquelle ? Tout à l'heure un aveugle m'a demandé l'heure. J'ai regardé mon portable et la lui ai donnée. Il m'a alors fait observer que je ne portais pas de montre. Et puis il m'a tapé d'une clope. J'en ai profité pour m'en allumer une. Des sirènes sans écailles me hurlent que c'est mauvais pour ma santé. Je regarde monter la fumée ouatée dans l'air gris. Toutes les fumées mènent à Dieu. C'est Gainsbourg qui l'a dit. Ou Churchill, à moins que ce ne soit Fidel ou Freud, eux aussi amateur de Havane. Trop cher pour moi. Je rallume une Gitane. Autrefois on disait cracher ses poumons ou encore ses éponges, aujourd'hui on a raccourci par cancer. Et on écrit sur les emballages de tabac en tous genres : « Fumer tue. » Et vivre alors ?

Hors de ces préoccupations en apparence, adossé à un arbre un homme écrit sa vie sur le trottoir. Elle n'excède pas deux lignes. Trop de semelles, d'indifférence. Quelqu'un se baisse, pas pour ramasser mon mégot, mais une merde de chien. Tandis que dans les restos voisins, on propose des *doggy-bags*. Plantée au milieu du trottoir et fumant elle aussi, une femme passe le temps, en regardant les panneaux publicitaires animés, où se déroulent des kilomètres de saucisses, où défilent des rôtis, des pâtés avec ou sans croûte, des volailles visqueuses, des montagnes d'abats, à bas prix, c'est écrit. Oui, regardant cela, cette femme fume d'une main et de l'autre fait distraitement la manche. Elle souffre d'énurésie. Son urine coule jusqu'à l'homme adossé à l'arbre, se mêle à la craie. Il est dit qu'il n'écrira jamais sa vie. Au jardin, pas loin, des nounous noires promènent des enfants blonds. Pendant qu'autour courent des hommes et des femmes, leur sueur éclabousse les pages des journaux déployées, les mains de ceux qui les tiennent aussi. Ici on entend une sonnerie, là, une autre. Le monde sonne, il sonne de Ho-Chi-Minh-Ville à Paris en passant par partout.

C'est un monde sonnante et trébuchant. où il faut être riche, ou pour le moins à l'aise. Je ne suis ni l'un, ni l'autre, pas pauvre pour autant. Disons que je survis dans la ville tentaculaire, dont parle Émile Verhaeren. Devant

un parterre de fleurs magnifiques, droit, se tient un gardien de la paix en faction. Voit-il les fleurs offertes à son regard ? Les insectes qui les effleurent avant de les pénétrer, de se repaître de leur pollen ? Ou bien écrasé par l'ennui, ne voit-il que la visière de son képi ? Un banc m'invite, je m'y assoie. Si tu pouvais passer même en courant. Le beau croche-pied que je te ferais. Ne m'en veux pas. Il serait impossible de te laisser passer sans me voir.

Je tremble mois aussi, comme les torturés, j'ai peur de ne jamais trouver l'autel où je m'allongerai pour toi. La nuit pourtant je vais en ville, la nuit on sent bien son haleine monter des soupiraux. Je m'accroupis, je hume. Sa fadeur m'enveloppe. Je m'accroche aux barreaux. La nuit sous terre, des gens font des gâteaux, du pain, d'autres repassent et d'autres cousent, il en est aussi qui s'empalent sur les poêles à frire et autres ustensiles de cuisine, d'outils de toutes sortes. Pendant que d'autres avalent des livres. Les dévorent. Les hôpitaux fonctionnent non-stop. La nuit est une grosse fournisseuse d'emplois. J'ai dû naître d'un de ses sillons, Nue, neuve et sans papiers. De papiers je me passe. Et tant que je peux passer sans. Écrire je le fais sur les murs, les arbres, les autres à l'occasion. Quand on se retrouvera à l'Hôtel de Ville, je t'écrirai mon nom au front à l'encre sympathique.